

La pêche, une pure aventure

Tout ce que je peux dire, ou écrire, de la pêche, me ramène aussitôt à l'enfance, à l'adolescence. A cet esprit d'aventure qui l'accompagnait.

Car au début des années 60, les vacances dans la vallée du Célé faisaient corps avec le miroitement de la rivière, avec cet éclat qui retrouvait son étiage entre les peupliers. Nous, les jeunes, ne rêvions ni à la mer ni aux îles lointaines. Nous savions que juillet, août, et même un peu septembre nous accorderaient autant d'espace et de soleil que nos forces pourraient en désirer.

Bien sûr, la pêche n'absorbait pas toutes nos journées. Il resterait du temps pour escalader collines et rochers, explorer le pays à vélo, jouer au ballon ou à la pétanque. Car telles étaient les occupations de l'été, pourvoyeuses de sensations vives qui aideraient à traverser l'hiver des villes et le long temps scolaire.

Cette activité aussi sérieuse que ludique s'arrogeait une place centrale. A la manière du Célé qui coule au milieu de la vallée, oscillant d'un bord à l'autre des travers, et jalonné de vergnes, de frênes et de peupliers.

Pour bien ausculter la rivière, en saisir le rythme, l'humeur et l'activité, l'on allait vérifier, d'un coup de vélo, son niveau et son aspect. Et pour cela, l'on allait se placer au milieu du pont de Monteils.

Le mot qui résume le mieux l'état de l'eau, en ces étés-là, est la clarté. Le regard distinguait le fond de la rivière loin en amont, même à travers une profondeur de plusieurs mètres. Cette observation contemplative n'était pas seulement utilitaire, elle était un plaisir, un rite qui nous mettait au diapason du pays environnant. Ainsi, l'on ne se séparait pas de la rivière, l'on vivait avec elle, avec le barbeau qui labourait le fond, avec la truite immobile et néanmoins frissonnante sur son poste.

Au gré des jours, l'on faisait alterner plusieurs sortes de pêches. Elles se résumaient à trois : aux poissons de surface, au bouchon et à la ligne plombée. Chacune avait son heure : la grande chaleur méridienne pour la première, la fin de l'après-midi pour la seconde. Quant à la troisième, la traque du barbeau, elle se pratiquait tantôt à la fraîcheur matinale, tantôt en soirée.

Un matériel simple suffisait à tout. Pour la pêche à la mouche ou à la sauterelle, l'on utilisait une canne à deux ou trois brins, parfois équipée d'un simple moulinet à tambour. Cette technique est toute de recherche et d'affût. Prudence des pas, recherche de l'ombre pour l'approche, regard qui s'efforce de distinguer loin en avant la proie : cabot (chevesne) ou acée (vandoise). Dans tous les cas, il s'agit de présenter directement l'esche au poisson et de le ferrer à vue. Mais il convient d'éviter plusieurs écueils : les obstacles (branches, ronces), le bruit, l'éclat du fil et tout reflet. La moindre maladresse transforme la progression placide du cabot en une flèche fuyante perdue pour cette fois. La sauterelle doit toucher l'eau avec naturel, à quelque distance du poisson. Et le ferrage comporte toujours une part d'aléatoire. Ainsi, chaque prise est une conquête et une victoire.

Le chevesne est un des plus beaux poissons qui soient : ondulant doucement près de la berge, d'une couleur ardoise repérable de loin, il détient, avec ses nageoires rouges, une marque de vitalité particulière, qui se révèle chez les plus gros sous la forme de charges difficiles à contenir.

Un second poisson de surface, plus rare aujourd'hui, occupait ces parties de pêche : l'acée, plus remuante que le cabot, plus fuselée, et moins méfiante. Elle se tenait au vif des courants, qu'elle remontait en compagnie de quelques congénères. Il suffisait de l'attendre, calé derrière un tronc de vergne, en fixant le fil de l'eau. Elle saisissait plus volontiers la mouche que la sauterelle, avec une capricieuse délicatesse. D'où la difficulté de la capturer. Combien d'acées simplement retournées, et livrées à une fuite éperdue !

Nulle promenade n'aurait pu révéler comme ces moments-là l'éclat du fond de la rivière, ni la délicatesse de l'eau glissant sur les dalles et les galets. Il faut connaître la tension de ces instants, l'attente inquiète du poisson, pour se rapprocher de l'élément liquide qui va faire dériver l'esche ou l'effacer dans le contre-jour.

Parfois, après la fatigue de ces heures caniculaires, après la fraîcheur retrouvée des demeures, nous redescendions avec une canne équipée d'un bouchon, quelques vers de fumier, voire quelques asticots. Désormais, dans la lumière adoucie du soir, dans le retrait graduel du soleil, il s'agissait de traquer les poissons de fond.

Il était délicieux d'entrer dans l'eau, munis de sandales de plastique, et d'avancer vers le milieu du Célé, à la recherche des bancs de sable. Deux sortes d'algues (de limons, disait-on), se disputaient de larges espaces de la rivière: les vertes, déployées en surface, et qui formaient un glacis où se posaient les libellules, et les brunes, filaments immergés palpitant comme des branchies. Ces algues ont reculé devant l'eutrophisation et la pellicule de poussière et de mucus qui a gagné le lit du Célé.

Là, entre ces nappes de limons, les goujons turbulents fouillaient sable et menus cailloux ou se livraient à de brusques embardées. Le jeu consistait à faire passer le ver devant eux et à ferrer au bon moment, qui était fonction de l'ingestion de l'hameçon, jamais assurée du fait de la longueur relative du ver.

Mais un autre poisson de fond occupait nos pensées. De bonne taille (jusqu'à 300/400g.), il vivait en bancs immenses et placides. Le balancement de quelques ventres dorés trahissait ces vastes regroupements. Ce poisson, on l'appelait le mule ; plus au Nord de la France, on lui donne le nom de hotu. Sa bouche est petite, un peu cornée. Son corps régulier, aux écailles gluantes, s'orne de nageoires blondes. Dès ces années-là, une maladie faisait saigner ses nageoires (celle des acées également). Ce poisson semble avoir disparu du Célé, du moins sous sa forme grégaire. Sa touche était discrète, à peine perceptible bien des fois. Apprentissage irremplaçable pour le jeune pêcheur ! Et celui qui en prenait dix ou quinze regagnait le village, à la nuit, riche d'un prestige qu'il partageait avec ses copains, avant d'étaler ses prises devant ses parents dubitatifs sur l'issue culinaire.

Mais l'on pouvait aussi choisir la pêche « à fond », au barbeau, pratiquée avec une canne à lancer, un plomb d'une vingtaine de grammes et un gros hameçon garni d'un cube de gruyère. La ligne était tendue en biais dans une zone profonde, souvent de l'autre côté du Célé. Le moulinet était desserré afin que le poisson ne rencontre pas de résistance immédiate, et l'attente commençait. Car le charme de cette pêche est justement l'attente de la touche, qui se marquait par des battements à l'extrémité de la canne. Certes, le pêcheur ne la fixait pas constamment. Il pouvait regarder passer le martin-pêcheur et la libellule, observer la vie de l'eau et les jeux de la lumière sur la falaise, mais il gardait toujours, dans l'angle de son champ de vision, le scion courbé. Et, au

moindre frémissement, il bondissait, d'un mouvement contrôlé, plaçait la main à quelques centimètres de la canne, prêt à ferrer.

Mais l'art, car c'est bien un art, consiste à évaluer instantanément le bon moment, dans une contraction de temps exaltante et douloureuse. Disons-le, le résultat est hasardeux, car la portée du fil crée un temps de latence et le barbeau, qui pince l'appât sans toujours l'avalier, laisse filer l'hameçon entre ses barbillons.

Lorsque le barbeau était accroché, et que son poids courbait sérieusement la ligne, le combat commençait. Ce poisson, dès qu'il atteint une certaine taille, adhère au fond avec obstination, et résiste âprement aux efforts qui veulent l'amener vers la berge. Et lorsqu'il est presque vaincu, à quelques mètres du bord, il peut repartir, accélérer furieusement avec une force apparemment intacte et rompre la résistance du fil. La capture du barbeau a moins de prix que le guet anxieux de la touche, ce tremblement soudain qui, dans le silence ambré du soir, matérialise tout le mystère de la rivière et de sa vie secrète.

Chacune de ces pêches a un charme infini. Chacune mobilise un cortège d'ambiances et d'images. Grâce à ces diverses approches, le Célé tout entier se laisse deviner et connaître, au prix d'une attention toujours renouvelée.

Pour un enfant ou un adolescent, c'est un éveil à la vie de la nature et une magnifique formation à l'environnement. C'est l'occasion d'associer observation, goût de la découverte, connaissances multiples sur le règne végétal et animal, initiation à la beauté à travers le cours de l'eau et les rives qui changent de jour en jour et de saison en saison.

C'est l'occasion d'acquérir ce sens contemplatif et sensible dont la vie actuelle pourrait, pour notre plus grand dommage, nous priver.

Gilles LADES